

UN PREMIER SOIR AU MONDE — Lettre à Paul Celan, Laurence Lépine, L'échappée belle éditions, collection Ouvre-boîtes, 2025, 72 pages.

Chronique de lecture par Damien Paisant



Paul Celan dans son appartement de la rue de Longchamp, à Paris, en 1958.
NACHLASS ERIC CELAN, © tous droits réservés.

UN PREMIER SOIR AU MONDE m'évoque l'origine d'un retour. Celui d'une réminiscence. Celle du poète auquel la poétesse Laurence Lépine rend hommage à travers ce qui m'apparaît comme un long poème ou une suite d'impressions atemporelles, sorte de lente traversée où l'âme du poète Celan est revisitée. Il y a d'entrée ce sol où s'ancre le lien,

*un sol
sur lequel toi et moi
nous nous regardons*

Me revient cette phrase emblématique de l'auteur, « *Je ne vois pas de différence de principe entre un poème et une poignée de mains* » pour qui cette lettre est dédiée.

Ce lien trouve refuge à travers la nature : la poétesse herborise son âme au travers des fleurs. Le parfum des retrouvailles est ici, suspendu à maintenant, unique et premier soir de « renaissance », sur une terre d'étreinte où surgit le poème ou plutôt la parole d'un dieu sans dieu, où l'effroyable ne peut que se revivre, où la terreur ne peut être annihilée,

les forgerons
(...)

ployaient
sur le couteau

vos gorges énamourées

Si rien ne résiste à la mort, un chant, autrement, résiste à l'oubli, à « la pierre du monde serrée dans la bouche ». C'est un courage que vient célébrer la poétesse, celui d'épouser le poids des mots, d'une déportation, qui gît sur le sol. Le chant de la poétesse engendre celui de Celan qui réinventait sa propre langue depuis la part volée de son existence, i-n-n-o-m-a-b-l-e.

Ne reste qu'une prière à offrir pour que perdure la mémoire de demain,

*je m'agenouille
devant ton calice*

*ton infini
au mur restant*

(...)

muet

toi

tu continues à dire

les cheveux

qui n'auront pas blanchi

un doeil¹ qui se regarde et se rend disponible, de plus en plus haut, « sur ma fenêtre, « devant ma fenêtre », « par-delà les fenêtres », l'appel du mort, à la fois tendre et âpre venant croiser celui d'une vivante, qui ne saurait s'épancher avec trop de lyrisme, préférant l'économie du poème.

Pas de dialogue ici, sinon le langage de l'autre, de l'être, révélé par un don absolu fait d'une obscure clarté permanente,

ma seule phrase du temps neigé

*est une lampe
entre tes mains*

d'un espace réinvestit, du chemin de croix parcouru

*un cadastre nouveau
régit mon territoire*

sa blanche renommée

une hécatombe soudaine

parle à nouveau ta langue

On éprouve ici le pouvoir de Paul Celan, porteur de lumière et d'une contre-parole, née de la séparation.

¹ Néologisme personnel né de l'association deuil/œil : le deuil comme révélation.

Pouvoir qui provoque chez Laurence Lépine, une dévotion sans pareille, un imaginaire débordant de réel où jaillit la magie d'une première fois, reflet-amant de son « corps de prières »,

ma forêt

court

seule

ton pays

*ton linge blanc
de fiançailles*

pour celui qu'elle fait renaître, à ses côtés – sa voix, son corps, son esprit – revenant-soudain et prophète souverain, identifiée à sa mémoire, marquée par le chant d'une identité au creux de la nuit, douce et tapageuse.

Pouvoir de la main. Pouvoir d'étreindre – ce souffle rompu au destin qu'il faut embrasser.

**© Tous droits réservés au laboratoire de création contemporaine Peau Électrique.
Octobre 2025. C'est notre 35^e chronique.**